

La génération “beur” - Kholle 2, Histoire

Malik Oussebine est tué le 6 décembre 1986, son seul délit : être sorti de chez lui et être d'origine algérienne. En effet, le jeune étudiant de 22 ans se fait tabasser par des policiers “voltigeurs” à motocyclette croyant qu’il participait à la manifestation étudiantes contre le projet de réforme universitaire Devaquet, alors qu’il sortait seulement de chez lui. Il meurt de ses blessures. Cette attaque est conjuguée à une forme de racisme déjà persistante depuis les années 1980. En effet, Malik Oussebine a beau être à la naissance comme tous les enfants d'Algériens nés en France après 1962 citoyen français il est catalogué comme criminel par son origine et son apparence. Il devient ainsi très vite la figure d'un martyr et un symbole pour toute une génération “beur” désabusée, qui est stigmatisée et cherche à s'intégrer, à réclamer ses droits dans une société française qui tend à rejeter de plus en plus l'autre.

Le terme “beur” désigne les première et deuxième générations, c'est-à-dire les enfants et petits enfants des immigrés originaires d'anciennes colonies maghrébines ou plus généralement d'un pays arabe qui sont venus s'établir en France suite aux grandes vagues d'immigration des années 1960 et 1970 comme fut par exemple l'immigration algérienne. Ainsi ces enfants sont parfois désignés par l'expression “immigrés de deuxième génération”, et viennent se différencier de ceux que l'on peut appeler les “primo-arrivants”. Il est intéressant de voir comment un mot peut comprendre alors un groupe d'individus, une génération entière. Le terme “beur” est utilisé de manière commune à l'écrit notamment en raison de sa reconnaissance par certains dictionnaires comme *Le Petit Robert* en 1996. La fabrication du néologisme “beur” est intéressante, il est en réalité le verlan du mot “arabe” et donnera plus tard le contre verlan “rebeu” qui tend à se populariser à l'oral. Dans sa forme au féminin, il forme ainsi les mots “beure” avec un “e” ou bien le terme qui peut avoir des connotations familières : “beurette”. En effet, ce dernier est pour de nombreuses associations de lutte contre le racisme caractérisé d'injures à caractère raciale. Le mot “beur” prend de l'ampleur dans la langue courante des cités dans les années 1980. Il est ensuite repris dans les médias et utilisé par tous. C'est notamment Nacer Kettane, animateur et fondateur avec le journaliste Khaled Melhaa de la radio associative *Radio Beur* en 1981 qui participe à sa popularisation. Ce sont alors lors de ces années 1980 que la génération émerge et prend davantage en visibilité. La décennie est aussi une période où l'immigration tient une place importante dans le débat public et où l'origine est caractéristique de l'identité individuelle et collective. Ainsi cette génération “beur” reste stigmatisée comme le fut leurs ancêtres. Cependant, elle vient réclamer ses droits, et prend en visibilité. Les voix des “beurs” se font de plus en plus individuelles notamment par le biais de la culture “beur” qui se développe. Ainsi la génération tend à se faire une place dans la société française, cependant les préjugés les concernant sont encore encore fort présents et ils doivent donc lutter afin de s'intégrer et que l'on reconnaisse leur droits.

C'est ainsi d'après ces constats que nous pourrions nous demander pourquoi est-il possible de dire que la génération “beur” tend à s'émanciper de la stigmatisation et de la catégorisation qu'ont subi leurs ancêtres à la fin du XXe siècle afin de s'intégrer dans la société française ?

Dans un premier temps nous verrons que la génération “beur” émerge dans un contexte où l'immigration est au cœur du débat national et où l'étranger est rejeté.

Puis nous étudierons cependant que cette génération est par ailleurs perçue positivement car elle prend en visibilité et tend à s'émanciper par une prise de parole inédite par l'art et les actions pacifiques afin de réclamer leurs droits.

Enfin dans un dernier temps nous nuancerons cependant cette avancée en montrant que les immigrés restent stigmatisés et instrumentalisés et que la marche pour l'égalité n'a pas eu des répercussions sur le long terme.

*

I - Contexte de l'émergence de la génération "beur" et rejet de celle ci

A. La migration maghrébine et les politiques anti-immigration des années 1970/1980

La génération "beur" est le fruit de l'immigration maghrébine. Le Maghreb a connu un taux d'émigration important après la décolonisation, soit en 1956 pour la Tunisie et le Maroc, et en 1962 pour l'Algérie. De ce fait près de 1 300 000 Maghrébins sont recensés à la fin de l'année 1979 en France. L'immigration maghrébine tend alors à être régulée tel en est, à titre d'exemple, le but de l'accord franco-algérien du 10 avril 1964. Cependant le 27 décembre 1968 l'Etat fait machine arrière et autorise au contraire un contingent annuel de 35 000 nouveaux migrants, qui passe à 25 000 en décembre 1971. Le terme "beur" émerge dès lors pour caractériser toute une nouvelle génération d'enfants issus des ces immigrés dans les années 1980. La génération se développe dans un contexte fort particulier et à souligner. Tout d'abord, il est important de noter la crise pétrolière de 1973 qui dans les années 1980 à ses retombées les plus brutales en France, le chômage monte en flèche, on atteint les 1 000 000 de chômeurs en 1980. Très vite la société française désigne comme coupable de ce chômage de masse les immigrés. En 1974 ainsi à lieu en France un recul du processus de naturalisation, le premier moratoire sur l'immigration marquant une rupture avec la politique antérieure, les gouvernements tentent alors d'arrêter le flot des entrées et même de mettre en marche une politique d'aide aux retours que l'on appel politique du "million" (de juin 1977 à mai 1981). En effet Lionel Stoléru, secrétaire d'Etat chargé des travailleurs et des immigrés, instaure une "aide au retour" de 10 000 francs qui est versée aux immigrés acceptant de rentrer définitivement dans leur pays d'origine. Cette haine de l'étranger est notamment de plus en plus présente dans les débats politiques et alimentée par les forces de l'ordre qui disent que la seule solution est d'expulser ces jeunes qui apparaissent de trop dans les faits divers. Ainsi, la politique s'empare du débat et le premier parti politique d'extrême droite qui apparaît en 1972 sous l'impulsion de Jean Marie Le Pen : le FN (Front National) connaît ses premières percées en 1980 et fonde son parti sur un programme anti-immigration. La loi Pasqua de 1986 ne fera que renforcer le contrôle des immigrés. Ainsi c'est dans ce contexte tendu que se développe et cherche à s'émanciper les enfants de la génération "beur".

B. Rejet de la figure du "beur" par la société française

Abdelkarim Brahmi plus connu sous son de scène Rim'K, est un rappeur et interprète de la chanson, *Dans la tête d'un jeune Beur*. Lui-même issu de la génération "beur", il vient mettre en musique le parcours de sa génération et de ses ancêtres : "Ça reste incomparable avec le vécu de nos grands parents / La plupart illettrés ont vécu huit ans de guerre violente, la famine, le peuple engagé / Beaucoup ont vu la mort de près, perdu des proches pour arracher notre liberté / La fierté de nos moudjahidins, pour tout le sang coulé lors de la bataille d'Alger". Ou bien les réalités des immigrés travailleurs : "La première vague d'immigrés a servi à reconstruire la France / Pour des modiques sommes dans les travaux publics." Il participe alors à rendre visible le parcours d'un grand nombre d'immigrés maghrébins pointant les difficultés auxquelles ils doivent faire face notamment dans les

banlieues et les discriminations qu'ils subissent : "On a acquis une mauvaise réputation, nos mères s'inquiètent / Sortir sans papier est synonyme de complication." Les individus sont alors catalogués comme rattachés à leur tiers, à leur condition sociale et leur origine. On fait notamment face à ce que certains historiens appellent alors la "fabrique de l'autre". Ces paroles lourdes de sens constituent aujourd'hui ce que l'on peut considérer comme une transmission orale, d'un passé commun.

C. Stigmatisation par les forces de l'ordre et montée des tensions

De plus, les forces de l'ordre tendent à accentuer cette stigmatisation, au début des années 1980 les altercations entre les enfants d'immigrés notamment des banlieues et la police prend de l'ampleur. A l'est lyonnais en 1981 débute l'été des minguettes aussi appelé les "rodéos de la colère" ou encore "le malaise des grands ensembles" qui peuvent être perçu comme l'acte de naissance publique de la génération "beur" qui se rejoint ensemble sous une même cause. En effet, c'est la première fois que le consensus silencieux est rompu (même si des luttes informelles étaient déjà en place) et que la jeunesse se révolte face au discours du travail social qui considérait ces jeunes comme des victimes du tiraillements entre deux cultures et le discours de la police stigmatisant et violent. L'été des minguettes se caractérise par l'inflammation des banlieues en signe de contestation et des altercations d'une extrême violence se dénombre, les policiers tuant de nombreux jeunes sans réelle justice par la suite. Le 23 mars 1983 une descente de police aux minguettes dégénère en affrontements, pour déjouer l'Etat de siège qui s'ensuit 11 jeunes lancent une grève de la faim et lancent *SOS avenir minguettes* leur objectif étant l'arrêt de la guerre avec la police. De là, part cette volonté pour une génération tout entière de réclamer ses droits. Elle vient ainsi progressivement se distinguer de leurs ancêtres immigrés en étant accueilli plus positivement et tend à s'émanciper notamment par des actions pacifiques ou bien via des individus qui portent par l'art leur culture, afin de former ainsi une véritable histoire commune.

*

II - Une génération par ailleurs qui est perçue positivement car elle prend en visibilité et tend à s'émanciper par une prise de parole inédite par l'art et les actions pacifiques afin de réclamer ses droits.

A. S'émanciper et faire entendre sa voix, l'individualité et le groupe

La génération "beur" se distingue notamment car elle prend en visibilité, en se faisant connaître dans l'espace public. Ce sont les voix d'une multitude d'enfants d'immigrés maghrébin aux parcours fort différents qui s'unissent afin réclamer leurs droits et de dénoncer les "ratonnades" dont sont victimes de nombreux étrangers. Jeunes, dynamiques et majoritairement de nationalité française ces jeunes "beurs" portent ainsi ensemble fièrement l'histoire de leurs ancêtres et sont prêts à manifester pour que l'on reconnaisse leurs droits.

B. La marche pour l'égalité et contre le racisme - Une génération qui fait groupe

Ce fut notamment là le but de la marche pour l'égalité et contre le racisme rebaptisée "Marche des Beurs", elle relie Marseille à Paris entre le 15 octobre et le 3 décembre 1983. Elle est initiée par Toumi Djaïdja, qui fut lui-même victime d'une interaction aux minguettes. Les personnes qui vont rejoindre la marche sont surtout des jeunes, ils sont 17 au départ et ont à l'esprit avant tout un souci d'égalité : être reconnus comme citoyens français à part entière, comme acteurs de la société française, ainsi l'intitulé même de la marche place la notion d'égalité devant celle d'antiracisme. Ils revendiquent notamment une carte de séjour de 10 ans et le droit de vote des étrangers. Le 3 décembre 1983, le terme apparaît en une du journal Libération : Paris sur "Beur". La marche des jeunes franco-arabes pour l'égalité traverse Paris où ils sont accueillis par plus de 100 000 personnes. Cette marche est ainsi restée dans les mémoires pour sa force symbolique étant la première fois que les descendants d'immigrés maghrébins interviennent sur la scène publique afin de faire entendre ensemble leur voix, un geste fort qui est porteur d'énormément d'espoir concernant leur reconnaissance. Ainsi, la génération "beur" se construit une histoire spécifique. Celle des jeunes qui ont été tués dans les banlieues, soit par des crimes racistes, soit par des crimes sécuritaires et la marche pour l'égalité tend à la montrer. Aussi cette marche participe à leur représentation, ils sont ainsi perçus davantage positivement par les médias et reconnus.

Cette figure positive du "beur", relayée par les médias est également incarnée par des artistes, qui contribuent à répandre cette culture et participent à leur manière à la reconnaissance de la génération via des récits individualisés.

C. La culture beur - Une génération qui s'individualise

Selon Bouchera Azzouz, les "beurs" ont été les premiers à se confronter à la problématique d'une double culture, composée d'un côté des traditions familiales et de l'autre de la société d'accueil. Les "beurs" auraient alors élaboré un ensemble de comportements, de styles de vie, de modes vestimentaires, une littérature, un cinéma avec des films clés, de la musique, un humour et plus encore. Ces éléments constituent ce qu'on appelle la culture "beur" : une expression supposée du malaise ressenti par ceux qui se sentent comme le précise l'écrivaine : "tirillés entre deux cultures". Si l'on prend le cas de la littérature "beur" elle est alors protéiforme et variée avec de nombreux auteurs, entre 1981 et 1989, sont publiés au total 27 ouvrages. Laura Reeck en vient même à dire que "La lutte pour la reconnaissance n'est pas finie, et des écrivains tels que Karim Amellal, Azouz Begag, Rachid Djaïdani, Faïza Guène ou Ahmed Kalouaz y sont encore engagés". De plus au cinéma l'identité "beur" est incarnée par des acteurs "beur", le premier gros succès cinématographique mettant en vedette un "beur" fut probablement *La Haine* de Mathieu Kassovitz sorti en 1995 suivi de *Taxi* de Luc Besson, en 1998, avec Samy Nacéri. De plus on peut également souligner des films emblématiques tel que le film *Beur sur la ville* de Djamel Bensalah en 2011, avec des comédiens comme Booder et Ramzy Bedia, ou la même année le film *Halal police d'État* de Rachid Dhibou, avec les mêmes têtes d'affiche. Ainsi, par la culture la génération "beur" prend en visibilité. De plus, en 1984, Jean Djemad et la chorégraphe Christine Coudun fondent une des premières compagnies de danse hip-hop qu'ils nomment "Black Blanc Beur". L'expression est reprise en 1998 à l'occasion de la victoire de l'équipe de France de football lors de la Coupe du monde de football et est dès lors utilisée comme équivalent de "multiracial", en parlant de la France. Le terme beur est alors utilisé positivement et resté dans les mémoires. Cependant, ce n'est pas forcément

cela qui peut pallier totalement un manque de reconnaissance car même si la marche de l'égalité et contre le racisme a permis une avancée considérable on peut se demander si le combat a de vraies répercussions.

*

III - Une génération qui reste stigmatisée, instrumentalisée et catégorisée - Les répercussions mitigées de la marche pour l'égalité

A. En fin de compte le combat vain d'une génération ?

Si la marche de 1983 a mis en lumière des Français rarement entendus, l'écho politique de ce mouvement n'a jamais véritablement eu lieu. Alors que certains ont même été reçus par le président de la République, François Mitterrand suite à cette marche, on peut se demander si cela n'a pas été purement de l'instrumentalisation, car le président de gauche souhaitait répondre au syndrome de Dreux (aussi appelé le "tonnerre de Dreux") alliance de la droite et de l'extrême droite dans un but électoral. De plus, la recherche d'égalité a rapidement été mise au second plan, et la marche finalement confinée à la lutte antiraciste. Ainsi la difficulté des partis de gauche à relayer l'esprit de la marche entraîne un affaiblissement du mouvement et une répulsion généralisée du terme 'beur' parmi cette jeunesse qui l'a elle-même mise en avant auparavant.

B. Rejet du mot "beur"

Pour certains, ce terme dissimule ainsi un mépris de classe et un racisme toujours persistant, tandis que pour d'autres, il les maintient finalement dans le stigmate de "l'étranger", dans cette catégorisation qui ne les permet pas de s'émanciper individuellement et contribue à cette "fabrique de l'autre". Ainsi, comme l'indique le sociologue Abdelmalek Sayad, certains enfants d'immigrés maghrébins dans les années 1980 adoptent désormais le terme "beur" de façon ironique, soulignant ainsi leur difficulté à se définir et à trouver une identité propre.

C. En réalité une lutte commune entre "primo arrivants" et "deuxième génération"

De plus, il est à noter qu'en parallèle de l'entrée des "jeunes immigrés" dans l'espace public, leurs ancêtres, les travailleurs immigrés, sont disqualifiés symboliquement lors des grèves de l'automobile. Celle de Citroën-Aulnay en 1982 et Talbot-Poissy de décembre 1983 à janvier 1984. En effet, lorsqu'ils ne correspondent pas à l'idée qu'on aimerait se faire, les immigrés gênent la société française. La grève de Talbot-Poissy a marqué un moment de prise de conscience de la part de ces jeunes qui se sont de nouveau tournés vers leurs ancêtres. L'exploitation de la communauté maghrébine apparaît alors flagrante. Une forme de discrimination totale peut notamment être perçue lorsque la direction de Talbot évoque que les revendications des immigrés travailleurs de Talbot ne font pas partie des réalités françaises. De ce fait on peut voir ici qu'ils les considèrent comme non français, non citoyen.

Conclusion :

Ainsi, Il faut noter que comme souvent, la catégorisation enferme dans une logique d'affirmation ou de rejet de valeurs supposées communes, sans que soit audible ce que les

individus eux-mêmes ont à dire sur leurs parcours particuliers. De ce fait, la génération "beur" n'échappe pas à cette catégorisation. Les enfants d'immigrés sont dès lors pris dans un double mouvement entre intégration et rejet depuis les années 1980. Dans un contexte où l'immigration reste un thème fort présent, la société française fait difficilement la différence entre arrivant et la génération déjà établie, ne les considérant alors pas comme de véritable citoyen français. Malgré une tentative de se faire entendre et reconnaître par la biais de la culture ou d'actions pacifiques comme la marche pour l'égalité et contre le racisme même si celle ci a permis une représentation positive de cette génération même si les répercussions de la marche n'ont pas été entièrement ceux souhaités, il n'y a pas de véritable avancées conséquentes. De ce fait, aujourd'hui le terme est progressivement rejeté. Le terme "beur" n'existe plus, sauf dans l'expression "Balck-Blanc-Beur" qui resurgit ici ou là, le processus de stigmatisation des enfants d'immigrés, quatre générations plus tard, est encore actif. Il se greffe alors sur d'autres mots comme celui de "rebeu", qui marquent comme une nécessité de maintenir la figure de l'étranger à l'extérieur même de l'ensemble des citoyens français. Alors qu'il est important de souligner qu'un tiers des enfants de moins de 20 ans porte en lui une autre histoire ou des couleurs mélangées.

Bibliographie :

- BARSALI (NORA), *Génération Beurs : Français à part entière*, 2008, 152 pages.
- BOUBEKER (AHMED), « Les héritiers de la Marche peuvent-ils s'exprimer ? », Hommes & migrations, numéro 1304, 2013.
- HAJJAT (ABDELLALI) - « 61. La Marche pour l'égalité et contre le racisme », Pages 671 à 680 *dans Histoire des mouvements sociaux en France. De 1814 à nos jours*, 2014.
- TERRASSE (JEAN-MARC), *Génération beur, etc. : la France en couleurs*, 1992, 176 pages.

Sitographie :

- BARREYRE (CHRISTOPHE), 22 juin 2017 : [L'été des Minguettes 1981 « Les rodéos de la colère » | France Inter](#)
- BERTHELEMY (MICHEL), 5 août 2022 : [« Littérature beur », une génération née dans la douleur - 4ACG Association des Anciens Appelés en Algérie et leurs Ami.e.s Contre la Guerre](#)
- La rédaction de Médiapart, 17 juillet 2022 : [Pionniers et héritiers de la « littérature beur » | Mediapart](#)

Elise Eledjam - Chenard, 1 SUP2